

APOCALYPSE ET REVOLUTION AU MEXIQUE

La guerre des Cristeros (1926-1929)
présentée par Jean Meyer



a COLLECTION
ARCHIVES

Extrait de la publication

Jean Meyer
est maître de conférences
au Centre universitaire de Perpignan.
Spécialiste des problèmes agraires
et religieux du Mexique contemporain,
il vient de faire paraître sa thèse sur
la Christiade (Mexico, 3 vol., 1973-1974).
Il a publié en France une étude d'ensemble
sur *La Révolution mexicaine*
(Calmann-Lévy, 1973).

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard/Julliard, 1974.

« Ce pauvre et humble Cristero a tant et tant été pris à partie, la vie durant, par les Guelfes comme par les Gibelins... mais là-bas il y a une éternité au cours de laquelle nous nous retrouverons et je vous convoque pour ce moment, car je persiste à dire que celui qui fait ce qu'il doit, fait ce qu'il peut, et n'est pas tenu de faire plus. »

Felipe Brondo, *Combattant de Saltillo.*

Une révolte dans la Révolution

« Mexique, terre des volcans »; pays qui a vécu une histoire paroxystique, faite d'explosions; histoire accouchée par la violence; violence des guerres d'indépendance, de l'agression étrangère, de la lutte sociale et raciale, des révolutions toujours recommencées et trahies.

Poste avancé du monde ibéro-américain, menacé par le plus dynamique des impérialismes, celui des Etats-Unis, après les désastres du XIX^e siècle, le Mexique a connu, de 1876 à 1910, la Pax Porfiriana. Porfirio Díaz, général ambitieux et politicien très doué, a présidé au tournant capital, celui qui marque la fin des troubles consécutifs à l'Indépendance, la construction de l'Etat moderne, les débuts du développement économique, payé par de lourds sacrifices aux capitaux étrangers. Une autre époque commence qui débouchera sur la Révolution (1910-1940).

De la croissance à la Révolution

De 1876 à 1910, la croissance mexicaine s'est effectuée, selon un schéma classique, dans la dépendance et l'aggravation des contradictions internes. L'exploitation des ressources du sol et du sous-sol, un début d'industrialisation, la mise en place des infrastructures ont bénéficié de l'ordre que faisait régner Don Porfirio. Alors le Mexique, délivré du cancer de l'instabilité politique qui le rongait depuis 1810, participe à la révolution technique du dernier quart du XIX^e siècle, grâce

à l'œuvre économique du régime et à la proximité géographique des Etats-Unis : avec 25 000 kilomètres de rail, la seconde production mondiale de pétrole en 1921, le Mexique double de population en cinquante ans pour rassembler 15 millions d'habitants sur un territoire quatre fois grand comme la France.

La même volonté de modernisation bouleverse la situation dans les campagnes et se solde par un lourd passif social. L'application continue des lois instaurées par le libéralisme triomphant aboutit à la dissolution des communautés villageoises et indigènes qui perdent à la fois leur personnalité juridique et leurs terres. La domination absolue de la grande propriété est au terme de ce processus séculaire. L'hacienda, grand domaine, mieux exploité qu'on ne veut bien le dire, est, par son immensité, une unité économique rationnelle : à cheval sur différentes sortes de terres, elle a ses barrages, son réseau d'irrigation, ses moulins à sucre, le cas échéant, ses bâtiments, de bonnes terres à cultiver, des pâturages. Elle représente une adaptation aux conditions naturelles, et son partage posera des problèmes difficiles. L'hacienda forme alors le cadre de vie de plus de la moitié de la population rurale dans un pays où les villes ne rassemblaient que 30 % de la population nationale.

Le régime de Porfirio Díaz explique la Révolution et lui sert de toile de fond, ce qui n'est pas vrai du seul point de vue chronologique. Il a créé les conditions favorables à l'exaspération des inégalités; à des tensions aussi vieilles que le Mexique, il a ajouté de nouveaux mécontentements. Il a donné le jour, dans les villes et dans le Nord, au contact d'une frontière américaine longue de 2 600 kilomètres, à un embryon de classe moyenne, fille du développement industriel et commercial, à une génération nouvelle, inquiète, désireuse de nouveauté et d'ascension sociale; la querelle des générations s'ajoute à la discorde générale, analysée par Octavio Paz dans *Le Labyrinthe de la solitude*. Les grands bourgeois científicos, les propriétaires et les intellectuels positivistes qui entourent Díaz considèrent

que dans les cafreries de l'Amérique latine un gouvernement fondé sur le suffrage universel est impossible. Un régime pétrifié, momifié par un succès de trente-cinq ans, incapable de résoudre le problème politique de la succession du vieil autocrate; quelques troubles conjoncturels liés à la crise américaine de 1907 et à la rechute de 1910-1911; la décision des Etats-Unis de se débarrasser d'un Díaz trop favorable aux Européens, il n'en faut pas davantage pour que commence la Révolution mexicaine.

Une unité problématique

Le Mexique est un haut plateau triangulaire, dont la base se trouve au nord et le sommet au sud, enfermé entre deux chaînes de montagnes dont l'une court parallèlement au Golfe et l'autre parallèlement au Pacifique; l'implantation humaine, les types d'agriculture, les degrés de développement ont toujours varié suivant les sols, les reliefs, les climats: le contraste est total entre l'humidité tropicale de la région de Veracruz, les déserts du Nord et les hauts plateaux du Centre. L'influence du relief détermine la division principale en terres chaudes, terres tempérées et terres froides; à cette cause première de diversification s'ajoutent la latitude divisant le pays en zones tropicale et subtropicale et les régimes souvent irréguliers des pluies. Il y a deux Mexiques, le Mexique humide du Golfe et du Sud Pacifique et le Mexique sec, de beaucoup le plus étendu, qui comprend le haut plateau sec et nu du Nord, terre du bétail et des empires vaqueros, prolongé au sud par la mesa centrale, moins sèche et plus fertile, cœur historique et céréalière du Mexique; aussi sèches, sinon plus, la presqu'île de Basse-Californie et la péninsule du Yucatan, désert calcaire où pousse le henequén, formaient tout récemment encore

de véritables îles vivant d'une vie autonome. Les conditions géographiques ont donc eu deux séries de conséquences : le Mexique étant surtout un pays montagneux, l'isolement en est resté le caractère dominant jusqu'à la récente révolution des transports; d'autre part, son immensité (1 963 000 km²) et sa diversité permettent l'existence de modalités agricoles très variées, mais relativement limitées par le relief et le climat.

La population du Mexique n'a pendant longtemps guère été mieux connue que sa géographie. On parlait du peuple mexicain en oubliant qu'il s'agissait d'un « agrégat inconstitué » dont la composition était constamment mouvante depuis quatre siècles. Le processus d'unification, qui s'accélère de nos jours, est un phénomène relativement récent. Avant la Conquête vivaient sur ce territoire des centaines d'ethnies parlant des langues aussi éloignées les unes des autres que l'italien du scandinave; il est difficile de trouver historiquement un autre pays connaissant une confusion aussi babélienne. Pour faciliter le discours, on a pris l'habitude de parler de l'indien en général, comme d'une entité face au non-indien. La Conquête a déclenché un mouvement, toujours contemporain, le métissage : il n'est que peu de gens qui peuvent croire ne pas avoir quelques gouttes de sang indien, et les Indiens « purs » sont aussi rares. La position sociale se confond avec la place dans la hiérarchie ethnique parce que les Blancs ont depuis des siècles occupé le sommet de la pyramide; il n'y a pas coexistence entre les métis, les Indiens et les Blancs, tous sont plus ou moins métis et se différencient suivant le degré du métissage; ce n'est pas tant une question de race que de situation économique et sociale, et d'héritage culturel. La conjugaison de la géographie et du peuplement a posé, et pose aujourd'hui, encore que de façon moins grave, le problème de l'unité nationale, de l'intégration géographique, condition d'une intégration politique, elle-même clef de l'intégration culturelle. A la veille de la Révolution, la question agraire complétait cette situation de fait.

15 Une révolte dans la Révolution

Extrait de la publication

Elle est alors liée aux conditions géographiques, historiques et ethniques; c'est un complexe économique, social et culturel, issu du système colonial de dotations de terres, de la propriété ecclésiastique qui n'a cessé de croître jusqu'au milieu du XIX^e siècle, et des grandes concessions de terres d'Etat après 1850, conjuguées aux lois de Réforme: tout cela engendre et perpétue la grande propriété, dont le combat contre la petite propriété se confond avec l'histoire du Mexique. Le XIX^e siècle a vu le triomphe de la première sur la seconde. La Révolution va être la contre-attaque décidée à liquider une structure socio-économique qui réduit au péonage les ruraux et empêche leur intégration à la nation.

L'homogénéisation, que le progrès économique de l'époque de Díaz a ébauchée n'a pas suffi à détruire les structures coloniales, et les diverses régions du Mexique continuent à s'ignorer. Le Nord, qui n'a pas connu de métissage, pour avoir eu à combattre des tribus d'Indiens nomades et guerrières, est le pays des villes champignons et des grands troupeaux qui parcourent des terres sèches, au peuplement très faible, où s'étendent des domaines grands comme des Etats. Le Sud conserve l'idéal communautaire des vieilles civilisations indigènes, et d'anciens usages subsistent au sein des communautés villageoises. Entre ces deux extrêmes se rencontrent tous les types de transition; il y a ainsi plusieurs Mexiques, juxtaposés. L'impact de la révolution technologique porfirienne, avec ses conséquences sociales et politiques, sur des structures compliquées par les antagonismes de classes et de cultures, tel est le point de départ d'une révolution qui, comme une mer agitée, ramènera à la surface des traits sociaux, culturels, de tous les groupes, de tous les étages d'une société dont la meilleure image est celle qu'en donne Octavio Paz: La pyramide précortésienne qui en cache presque toujours d'autres. La Révolution n'est pas simple, parce qu'elle est la contraction d'une histoire déjà resserrée qui provoque dans la société une crise permanente où

sont simultanément présentes les différentes ères de l'histoire, le Moyen Age et les Temps modernes, le monde précortésien et celui de la révolution industrielle.

La Révolution mexicaine

La Révolution surgit, quand on ne l'attend pas, au terme de trente-quatre ans de pouvoir personnel exercé par le général Porfirio Díaz qui donne son nom à la période : le Porfiriato, époque de pacification politique et de croissance économique. « Ordre et progrès », telle a été la devise d'un régime marqué par la philosophie positiviste et la modernisation. La Révolution mexicaine est, à l'origine, une révolution de la prospérité, une lutte politique entre groupes sociaux et régionaux — le Nord s'y distingue tout particulièrement, alors que le Centre reste longtemps calme — appartenant aux classes dirigeantes, recrutant parmi les 20 000 Mexicains qui forment la classe politique.

Madero (1910-1913). — Lorsque le vieux dictateur veut une fois encore se faire réélire, il provoque à l'automne de 1910 une insurrection armée qui, au terme d'escarmouches sans importance, livrées sur la frontière poussiéreuse des Etats-Unis, à 3 000 kilomètres de la capitale, débouche sur la victoire des révolutionnaires. Jusque-là, rien de bien grave; Francisco Madero, le chef et l'inspirateur du mouvement, est le cadet d'une grande famille du Nord, une des dix plus riches du pays. Dynamique, entreprenant, heureux en affaires, il estime que le pays est mûr pour la démocratie politique et sa confiance contagieuse éveille un étonnant enthousiasme populaire.

Une fois arrivé au pouvoir, après un plébiscite triomphal, il entreprend la réforme des institutions politiques avant de s'attaquer au problème agraire.

17 Une révolte dans la Révolution

Extrait de la publication

Mais, paralysé par l'hostilité active des hommes de l'ancien régime qui n'a perdu que son chef, ou plutôt son symbole, Porfirio Díaz, hésitant à s'appuyer sur les éléments les plus révolutionnaires, Madero connaît le sort de bien des réformistes : il est renversé par un coup d'Etat militaire au début de 1913, prélude à une tentative de restauration patronnée par les conservateurs et par l'ambassadeur des Etats-Unis. Madero, assassiné, devient le martyr d'une révolution qui ne fait que commencer.

Les inspireurs du coup d'Etat sont eux-mêmes frustrés dans leur espérance, car leur instrument, le général Huerta, s'est emparé d'un pouvoir qu'il ne veut plus rendre. Les Etats-Unis, après avoir joué un rôle déterminant dans la chute de Madero, vont jouer un rôle non moins important en refusant de reconnaître le nouveau régime. L'idéalisme de Wilson, qui appelait Huerta « l'assassin », y est pour quelque chose, l'analyse intéressée du département d'Etat et des compagnies pétrolières y est pour beaucoup : Huerta est trop nationaliste et son anti-américanisme le conduit à se rapprocher de l'Angleterre, puis de l'Allemagne et du Japon, ce qui est intolérable.

La grande guerre (1913-1915). — L'attitude américaine sert les ennemis de Huerta, regroupés derrière trois grands chefs, Carranza, Villa et Zapata. Carranza, ancien dignitaire du régime porfiriste, se considère comme l'héritier de la légalité républicaine et de la continuité constitutionnelle; les Etats du Nord, les plus modernes, plus proches des Etats-Unis par le peuplement, la culture et l'économie, se rallient à lui et, maîtres de la frontière, bénéficient de l'aide américaine. Pancho Villa, homme du Nord encore, instrument d'une faction semblable à celle de Carranza, le rejoint, ainsi qu'Emiliano Zapata, champion des paysans du Morelos, petit Etat sudiste déchiré par la lutte entre les villageois et les grandes plantations de canne à sucre.

Lorsque les Etats-Unis, sous un prétexte anodin,

occupent en 1914 les ports de Veracruz et Tampico, pour couper Huerta de ses sources européennes de matériel militaire, ils précipitent les événements : quelques mois plus tard Huerta abandonne le pouvoir et les armées « constitutionnalistes » font leur entrée dans la capitale. La coalition, hétéroclite, logiquement se divise au lendemain de la victoire. Ses trois hommes forts incarnent des intérêts différents et si les deux factions du Nord se séparent sur des questions de personnes (Villa contre Carranza), il n'y a rien de commun entre les révolutionnaires du Nord et les zapatistes du Sud : mineurs, ouvriers, lumpen, gens des classes moyennes des villes pionnières du Nord, Blancs, anti-cléricaux et cavaliers contre les paysans indiens et métis, fantassins catholiques du vieux Mexique méridional.

1915 est l'année du règlement de comptes entre Villa et Carranza. Ce dernier, appuyé par les Etats-Unis, l'emporte et Villa, écrasé sur les champs de bataille par le général Obregón, redevient le chef de bande insaisissable dans ses montagnes du Nord. Zapata, moins dangereux, parce que régionalement limité, est plus difficile à défaire à cause de la nature de son mouvement. Cinq années de guerre d'extermination, le massacre systématique de la population civile et la ruine de l'Etat du Morelos ne suffiront pas. Ce n'est qu'en 1920, après l'assassinat de Zapata, la mort violente de Carranza et l'accession d'Obregón à la présidence, que les derniers guérilleros déposeront les armes.

Carranza (1915-1920). — Carranza incarne la dernière tentative faite pour limiter la révolution au changement politique et l'empêcher de déboucher sur la révolution sociale. Pourtant, au cours de la lutte contre Villa et Zapata, il a fallu se gagner les ouvriers, ceux du moins que contrôlait la Maison de l'Ouvrier Mondial, groupe anarcho-syndicaliste au départ; pour désarmer, en même temps, les partisans de Zapata, il a fallu promulguer la première loi agraire. Les carran-

cistes rédigent au cours de cette période la Constitution de 1917, celle qui est toujours en vigueur au Mexique. Charte idéologique du groupe vainqueur et instrument de gouvernement, cette constitution reflète, en ses contradictions mêmes, les nécessités du moment. Reprenant en ses grandes lignes la constitution libérale antérieure, elle manifeste la volonté des révolutionnaires de perfectionner et non de détruire le système de Porfirio Díaz. Libérale, cette constitution comprend des articles radicaux comme l'article 130 qui traite des rapports entre l'Eglise et l'Etat et dont l'utilisation sera à l'origine immédiate du conflit religieux; comme l'article 123 qui prévoit une législation du travail en usine extrêmement progressiste, dans un pays rural à 70 %, où les ouvriers ne sont qu'une petite minorité; comme l'article 27 qui rétablit la tradition hispanique et romaine de la propriété du sous-sol par l'Etat et fournit la base juridique pour récupérer, un jour, les richesses minières et pétrolières, contrôlées par les compagnies étrangères.

Ce nationalisme, tout à fait dans la tradition de Porfirio Díaz, s'accompagne des mesures législatives qui permettent la mise en place d'un système dirigiste en matière économique. Tirant les leçons de la Révolution et parachevant l'œuvre centralisatrice du Porfiriat, les législateurs fortifient le pouvoir présidentiel, rendant légale l'autorité que Díaz n'avait pu exercer qu'en violant la constitution : le président est irresponsable, mais il a l'initiative en matière de lois, peut dissoudre les parlements de la Fédération et des Etats; il peut également déposer les gouverneurs des Etats. On essaie aussi d'empêcher le retour à une pratique qui a engendré le soulèvement de 1910 : la permanence à la présidence du même homme. Mais ce but ne sera atteint que difficilement, au terme d'une longue série de coups d'Etat militaires — un putsch lors de chaque succession présidentielle : 1920, 1923, 1929 — et après l'élimination violente de tous les grands acteurs politiques.

L'impossible stabilisation

Pendant quinze ans deux hommes du Nord, deux généraux révolutionnaires venus de l'Etat de Sonora, sont les maîtres du pays, ensemble et à tour de rôle. Si l'on peut parler de « dynastie » sonoriennne, c'est que les révolutionnaires au pouvoir se résignent mal à suivre le principe invoqué lorsqu'il s'était agi de renverser Díaz, celui de la non-réélection. En fait, le président en place a toujours essayé, essaie encore de tourner la loi, en imposant son successeur. Le premier est Carranza, si malheureux dans son entreprise qu'il est renversé par le général Obregón en 1920. Le règne des sonoriens correspond à une étape de reconstruction, de stabilisation précaire, ponctuée tous les quatre ans par les rébellions politico-militaires et marquée par la grande guerre des Cristeros, de 1926 à 1929. Le tout se passe à l'ombre tutélaire des Etats-Unis qui font sentir leur omniprésence menaçante.

Les Etats-Unis refusent de reconnaître le gouvernement du général Obregón (1920-1924) avant d'avoir obtenu qu'il renonce à l'application de l'article constitutionnel 27, contre les compagnies pétrolières et agricoles américaines en activité au Mexique. Au prix de cette reculade (accords de Bucareli, 1923), Obregón obtient la reconnaissance diplomatique et un appui financier et militaire, indispensable pour écraser la grande rébellion de 1923-1924 : plus de la moitié de l'armée suit alors les généraux soulevés qui refusent le successeur choisi par Obregón, le général Calles. La victoire d'Obregón démontre ce qui deviendra un axiome de la politique mexicaine : une fois qu'une décision est prise au sein du groupe au pouvoir, elle est acceptée par la « famille révolutionnaire » ; tous ceux qui refusent de se plier (et ils ont été nombreux de 1923 à 1973) ont été brisés d'une manière ou d'une autre.

Le général Obregón s'est créé une clientèle popu-

Mexique, 1926-1929 :
par dizaines de milliers, des hommes
prennent les armes pour défendre le droit
de l'Eglise et leur foi
contre la violence de l'Etat.
C'est la plus grave crise de croissance
d'une nation jeune. C'est aussi
l'aventure mystique d'un peuple paysan.
Pendant cinq ans, Jean Meyer a poursuivi
le témoignage oral des survivants et les archives
d'une guerre dont on avait souhaité abolir
jusqu'au souvenir. L'enthousiasme,
la souffrance et la prière,
la contre-société esquissée dans la guerre
donnent le sens de l'épopée : les Cristeros
ont reconnu dans leur épreuve l'annonce
de la fin des temps et inscrit
l'Apocalypse dans l'histoire.



*Collection d'inédits
au format de poche.*

